

DE

L'ORIGINE PROBABLE DES TOUKHARES

ET DE

LEURS MIGRATIONS A TRAVERS L'ASIE

PAR

G. DE VASCONCELLOS-ABREU

Gradué en mathématiques de l'Université de Coimbra  
professeur de sanscrit au cours supérieur de Lettres à Lisbonne.

---

EXTRAIT DU *MUSÉON*

---

LOUVAIN

TYPOGRAPHIE DE CH. PEETERS, LIBRAIRE  
rue de Namur, 22

—  
1883

Soars & Spence,  
Cat. 11, 2053

DE

# L'ORIGINE PROBABLE DES TOUKHARES

ET DE

## LEURS MIGRATIONS A TRAVERS L'ASIE

PAR

G. DE VASCONCELLOS-ABREU

Gradué en mathématiques à l'Université de Coïmbra  
professeur de sanscrit au cours supérieur de Lettres à Lisbonne.

---

EXTRAIT DU *MUSÉON*

---

LOUVAIN

TYPOGRAPHIE DE CH. PEETERS, LIBRAIRE  
rue de Namur, 22

1883



COMPRA  
204066

Hg  
2421H

A MON SAVANT AMI

LE D<sup>r</sup> REINHOLD ROST,

INDIA OFFICE, LONDRES.

Co travail avait été écrit pour être lu devant le Congrès anthropologique de Lisbonne, en 1880. Une grave maladie d'une personne de la famille de l'auteur l'a empêché de faire la lecture à la séance qui était marquée pour cela.

DE

# L'ORIGINE PROBABLE DES TOUKHARES

ET DE

## LEURS MIGRATIONS A TRAVERS L'ASIE.

---

I.

LE PROBLÈME.

En présentant ces considérations aux lecteurs du *Muséon*, je n'ai nullement la prétention d'apporter à cette question une solution définitive. Je ne viens pas leur soumettre un système achevé, mais simplement des doutes. Mon but est d'appeler l'attention des ethnologistes, des géographes et des orientalistes sur un problème qui, je crois, est encore à résoudre.

Il a été le sujet de doctes recherches de la part de savants de premier rang, entre autres, dernièrement, de M. le baron von Richthofen dans le 1<sup>er</sup> volume de son grand ouvrage sur la Chine. Aussi cette partie introductive écrite avec autant de talent que de vraie science, faisait désirer ardemment l'achèvement de ce monument littéraire et scientifique. Le 2<sup>me</sup> volume a paru dans le commencement de 1882.

Dans une note, vraie dissertation, qu'on lit à la page 439-441, le savant auteur dit : « La question relative aux *Toukhâres*, à leur patrie originaire, à leurs caractères ethnologiques, à leurs migrations, et aux pays qu'ils ont habités aux différentes époques, est du plus grand intérêt. Des combinaisons multiples ont donné naissance à une série singulière de synonymes qui a fait du nom de *Toukhâre* la désignation la plus usitée de différents peuples voisins, à

diverses époques de l'antiquité. Nous en avons un témoignage important dans la savante investigation de M. Vivien de St-Martin, *Mémoire sur les Huns blancs ou Ephthalites des historiens byzantins.* — Etudes de Géographie ancienne. Paris 1850. Pag. 233-351. »

C'est précisément ce problème, gros de résultats, et relatif, je ne dis pas et pour cause, à la patrie primitive, mais à la filiation ethnologique des *Toukhâres*, leurs migrations, leurs rapports historiques avec les peuples des anciens empires, et leur part dans les luttes des peuplades et tribus de la Grèce pré-Hellène et de l'Asie-Mineure, dans les civilisations et dans les relations commerciales avec les peuples de l'Orient, que je crois être encore sans résolution. M. von Richthofen n'a pas atteint le but qu'il s'était proposé en s'efforçant de démontrer que les désignations de *Toukhâres* et de *Yue tchî* appartiennent à un seul peuple, qui depuis son origine aurait habité les environs de Khotan.

« Aux *Toukhâres* — dit le savant professeur de Bonn — correspondent les *Yue-tchî* de la dynastie des Han, les *Yeta* de la dynastie des Wéi, les *Haïathalah* ou *Haïthal* des Perses, les *Ἐφθαλιται* et les *Huns blancs* des auteurs byzantins, les *Thedal* des Arméniens, les *Kouschan* de ceux-ci et des Arabes, les *Djates* actuels de l'Inde, selon M. de St-Martin, et de plus les *Indo-Scythes* des auteurs grecs, selon d'autres travaux plus anciens. Tout récemment M. le colonel Yule (*Notes on Hwen-Thsang's account of the principalities of Tokhâristân. Journal R. A. S. II. s. VI, 1873, pag. 92-120*) est venu confirmer par de pénétrantes investigations, et mettre hors de doute les conjectures, élaborées, depuis quelque temps (par Rémusat par exemple dans ses *Remarques sur l'extension de l'empire chinois du côté de l'occident*, période de Tang), sur l'identité des *Τόχαροι* des Grecs, des *Tou-ho-lo* des Chinois, des *Tokhares* des Arabes (de ce nom on a formé Tokharistan), et très probablement des *Toukhâra* de la littérature hindoue, avec les anciens *Yue-tchî.* »

Mais je ne puis accepter cette conclusion; je crois tout au contraire pouvoir démontrer une différence au point de vue ethnique, bien tranchée entre les *Toukhâres* et les *Yue-tchî*. Qu'il me soit donc permis de dire que ce « hors de doute »

est un peu hors de propos ; car M. le colonel H. Yule lui-même manifeste (1) quelques doutes à ce propos (2).

Dans ce mémoire je tâcherai de démontrer la fausseté de l'identité établie entre les *Toukhâres*, le peuple désigné par Strabon (3) sous le nom de *Τόχαροι*, les *Tou-ho-los* et les *Yue-tchî*. Je ne me laisserai pas toutefois entraîner par le désir d'étudier les rapports ethnologiques existant entre les *Toukhâres* et les *Djates* du nordouest de l'Inde. Ceux qui désireront approfondir cette question, pourront consulter outre l'ouvrage de M. St-Martin (cité par M. le baron von Richthofen) ceux de M. Elliot, et de M. le général Cunningham (4).

Je ne conteste pas que les *Toukhâres*, *Tukhâra* des Hindous, et les *Τόχαροι* de Strabon ne soient un seul et même peuple — à de différentes époques, ça va sans dire. Je ne conteste pas non plus que la dénomination de *Yue-tchî*, au temps des Hâns, n'ait pû comprendre avec les *Yue-tchî* une ou plusieurs tribus des *Toukhâres*, surtout à partir de la seconde moitié de la première période de cette dynastie (205 avant J.-Chr. — 58 après J.-Chr.).

L'opinion que je combats est celle qui affirme que les *Yue-tchî* et les *Toukhâres* ont été un seul et même peuple ; et ma conclusion sera que la dénomination de *Toukhâres* a fait disparaître en occident, où elle était plus ancienne, la dénomination de *Yue-tchî* plus familière aux Chinois.

## II.

### LES ARGUMENTS DE M. VON RICHTHOFEN.

On sait aujourd'hui, et M. le baron von Richthofen l'explique en détails (5), que les *Yue-tchî*, habitants de la

(1) Page 95 de l'O. c.

(2) Voyez plus loin, § IV.

(3) L. XI, cap. VIII, 2 ; page 438, 32 Müller-Didot.

(4) *Memoirs on the History, Folk-lore, and Distribution of the Races of the north western provinces of India*. Elliot-Beames. London 1869, vol. I, page 130-7, 99-102. *Archaeological Survey of India.*, vol. II. (Ethnology) 43-82.

(5) Cf. note 5, p. 439-441 avec pag. 446 svv.

partie orientale du bassin du Tarym, sont arrivés en l'an 128 avant J.-Chr., par des marches successives faites depuis l'an 157 à travers la Tsoungarie, à la Transoxiane et à la Baktriane. Ils y ont anéanti le royaume grec de la Baktriane (1), et s'y sont établis d'une manière définitive. Strabon qui nous a laissé une relation importante de cet événement rapporte ce fait à différents peuples venus d'au-delà de l'Yaxartes (Iaxartes). Ces peuples sont les Ἰασιοὶ καὶ Πασιανοὶ καὶ Τόχαροι καὶ Σακάρωνοι.

Ptolémée parle d'un grand peuple, habitant la Baktriane et qu'il appelle les *Tokhari*, et nomme aussi les *Thagori*, habitants d'une région que M. von Richthofen identifie (p. 440, 489) avec l'ancien *Tou-ho-lo* dont parle le pèlerin chinois Hiouen-Thsang au VII<sup>e</sup> siècle de notre ère (2).

La différence de prononciation, étant un fait purement local, est dûe à une séparation des différentes tribus; prolongée pendant plusieurs siècles, elle n'empêche pas M. von Richthofen d'identifier l'ancienne *Tou-ho-lo* avec la région des *Thagori*. J'accepte comme vraie l'identification des deux noms dans les rives de l'Oxus et les versants septentrionaux du Kuenloun. Le nom de *Tou-ho-lo* en chinois est le correspondant phonologique du sanskrit *Tukhâra*. On voit donc que les *Tokhari* ou *Tokharoi* de Strabon venus d'au-delà du Yaxartes sont identiques, au moins pour le nom, à ces *Tou-khâres* de la littérature hindoue. Mais pouvons-nous en conclure avec von Richthofen que ce soient les mêmes peuples que les *Yue-tchî*? Je ne le crois pas.

Un seul fait est incontestable : le nom de *Yue-tchî* se rencontre à une certaine époque, sur le même point géographique que celui d'un peuple désigné par Strabon, sous le nom grec *Tokharoi*; quelques siècles plus tard Hiouen-Thsang désigne ce peuple par le nom chinois de *Tou-ho-lo*, lequel est phonologiquement le vocable sanskrit *Tukhâra*, de même que celui-ci se retrouve encore dans le grec *Tokharoi* (3).

(1) Spiegel, *Eranische Alterthumskunde*, III vol. p. 64. Rawlinson, *The Sixth Oriental Monarchy*, p. 155 svv. et Richthofen, *ut supra*, etc.

(2) Stanislas Julien, *Mémoires sur les contrées occidentales*, II, 247.

(3) Cf. l'exposé du fait tel que je viens de l'énoncer avec l'exposé que M. von Richthofen nous en donne p. 439, n. 5.



A ce fait viennent s'ajouter d'autres circonstances qui à première vue semblent appuyer l'hypothèse de M. le baron von Richthofen.

Les voici :

Le Tokharistan fut une des capitales du Bouddhisme sur l'Oxus, et ses habitants y gardaient, à côté de la religion nouvelle, un grand nombre des usages propres aux habitants de Khotan ; ce dont les Chinois se sont aperçus au VII<sup>e</sup> siècle de notre ère. Or, la patrie originaire des *Yue-tchî* fut, d'après ce que présume M. von Richthofen, près du Khotan. Je reviendrai sur ce fait hypothétique (1).

M. von Richthofen admet encore une hypothèse que je ne crois pas suffisamment fondée, c'est que les *Yue-tchî* auraient été les premiers convertis au Bouddhisme : cette hypothèse a pour base la tradition rapportée par De Guignes (2). D'après cela il y aurait eu, déjà en l'année 288 avant J.-Chr., une pyramide ou pagode de Bouddha chez les petits *Yue-tchî*. Malheureusement nous ne connaissons rien de positif sur ces *Yue-tchî* qu'à partir de l'an 157 avant J.-C. (3) ; et en outre, De Guignes ne tire pas de la tradition qu'il rapporte la même conséquence que M. von Richthofen, bien au contraire. — De Guignes dit : « De là nous devons conclure que dès-lors la religion indienne, même avant le passage des *Yue-tchî*, était établie dans cette partie (occupée par les petits *Yue-tchî*) de la Tartarie » (4).

La différence entre les noms chinois, des *Yuê-tchî* et des *Tou-ho lo*, est certes assez grande pour qu'on n'admette pas sans examen que l'un et l'autre désignent un seul peuple. Mais M. von Richthofen cherche à expliquer cette différence. Sous la dynastie Han les auteurs chinois avaient l'habitude de donner aux différents peuples qu'ils voulaient citer des noms tirés de leur propre langue, plus tard ils remplacèrent ces noms par d'autres qui n'étaient que les noms mêmes de ces peuples accommodés à la prononciation chinoise. Conséquemment, si l'identité des *Yue-tchî* et des

(1) § IV.

(2) *Mém. de l'Ac. R. des Inscr.*, vol. XL, 1780, pag. 215.

(3) Richthofen, O. c. 440 n.

(4) *Loco c.* Cfr sur ce sujet § III.

*Tou-ho-lo* venait à être démontrée (ce qui n'est point encore), la raison de la différence de ces noms serait suffisamment connue. Aussi M. von Riehthofen, s'appuyant sur certains renseignements qu'il puise dans le travail de M. le colonel H. Yule, conclut à une synonymie exacte des vocables *Yue-tchî* et *Tou-ho-lo*, et prétend qu'elle aurait été déjà connue des Chinois. Les empereurs Tang, vers l'année 660, se sont mis à introduire l'organisation civile de leur empire dans le Touran, et ils ont choisi comme chef-lieu une ville que le colonel Yule identifie avec la moderne Koundouz, et qu'ils ont nommé *Yue-tchî-fu*, quoiqu'elle fût en pays *Toukhâre*. Le colonel Yule en avait conclu déjà avant Riehthofen que les Chinois considéraient les deux noms *Yue-tchî* et *Tou-ho-lo* comme identiques.

La conclusion que je tire de ce fait est tout-à-fait différente : les empereurs Tang ont donné le nom de *Yue-tchî-fu* à la capitale du pays des *Toukhâres*, par eux choisie, parce que cette dénomination de *Yue-tchî* familière aux Chinois sous les Hans affirmait, en quelque sorte, leur droit de conquête sur ce pays.

Le mot *Toukhâre* (TUKHÂRA, sk.) se trouve dans le *Mahâbhârata*. Lassen le premier a signalé le passage qui le contient. M. von Riehthofen y trouve tous les éléments nécessaires à l'appui de son hypothèse sur l'identité des *Yue-tchî* et des *Toukhâres*. D'après le texte de l'épopée hindoue, les *Toukhâres* apportèrent « des peaux, du fer et de la soie » au roi *Pândava* (1). Ces objets étant les produits caractéristiques des *Sères*, il faut que les *Toukhâres* qui vinrent les offrir au roi hindou, disent Yule et Riehthofen (2), aient eu leur siège aux environs de Khotan. « De plus, continue le savant allemand, comme les marchandises qu'ils présentèrent dans le pays indien étaient les articles particuliers de leur trafic, nous pouvons conclure avec assez de probabilité qu'ils étaient à ce temps-là maîtres de la route qui conduit du bassin du Tarym jusqu'à Ladak. D'autre part ils auraient abandonné à un autre peuple la route commerciale tracée du côté de l'occident; car, d'après

(1) Lassen, *Indische Alterthumskunde*, 1<sup>er</sup>, pag. 661.

(2) *Notes on Hwen-Thsang's account, etc.*, 95 n. 2. *China* I note citée.

Rachias, les *Sères* qui du temps de Pline importaient dans l'Inde, à travers l'Himâlaya, des peaux, du fer et de la soie, avaient les yeux bleus et des cheveux blonds. »

Ces données étant en faveur de l'origine tibétaine des *Yue-tehî* avec lesquels Richthofen identifie les *Toukhâres*, notre auteur est logiquement conduit à distinguer ces derniers des *Sères* de Rachias (1).

Pour établir ces arguments favorables en apparence, nous le répétons, M. le baron von Richthofen s'appuie sur trois ordres de faits : la religion (bouddhique), la position géographique, et la filiation ethnologique.

Je suivrai le même ordre.

### III.

#### UNE TRADITION BOUDDHIQUE.

En deçà de l'Hindoukouch et à l'ouest du Pamir, le Bouddhisme se trouvait en face de religions définies, que les peuples de ces contrées avaient eux-mêmes créées depuis longtemps. De l'autre côté du Pamir et au nord du Yaxartes, le Bouddhisme pouvait se développer avec une certaine facilité. Mais quand même les prédicants bouddhistes eussent propagé leur religion à l'occident du Pamir, ce serait en vain que l'on espérerait trouver dans les annales des peuples civilisés de ces régions quelque notice bien précise de leur conversion partielle. Il n'en est pas de même de l'orient.

Le peuple chinois, vu son caractère, s'accommode facilement de la religion bouddhique. La religion de l'ancien empire chinois s'était formée avant qu'une mythologie régulière eût pu en sortir ; et bien que le culte fût réglé jusque dans ses moindres détails (2), il n'y avait point encore de caste sacerdotale. Confucius, le réformateur de cette religion au 6<sup>e</sup> siècle avant notre ère, ne s'occupa que des doctrines morales (3), et enseigna un naturalisme éthique fondé

(1) Al-Biruni. Elliot, *The History of India as told by its own Historians*, Elliot-Dowson, II, 9.

(2) Consultez J. Legge, *The She King*, London 1876, pag. 49 svv. Cf. pag. 252, l. 21-24.

(3) J. Legge, *The Life and Teachings of Confucius*, London 1875, pag. 99.

sur la religion des Tchäou (établie depuis le 12<sup>e</sup> siècle avant l'ère chrétienne). Le Confucianisme ne pouvait convenir qu'à une certaine classe, à la majorité des Chinois lettrés, ou du moins des esprits cultivés. Le Bouddhisme trouva donc un accès facile en Chine, où d'ailleurs il ne rencontra d'autre religion qui pût lui faire opposition que le Taoïsme, doctrine qui avait avec lui de grands rapports. D'après le *Matouan-lin*, nous dit de Guignes déjà cité(1): « Les Chinois rapportent que dans le pays occupé par les petits *Yue-tchi*, on suivait la religion de *Fo* (*Bouddha*) et qu'il y avait une pyramide ou pagode de *Fo* qui avait 350 pas de circonférence et 80 *tchang* de hauteur. On comptait depuis que cette pagode avait été bâtie, jusqu'à l'an 550 de J.-C., 842 ans; ainsi l'époque de la construction doit remonter vers l'an 288 avant J.-C. » « De là — continue De Guignes — nous devons conclure que dès-lors la religion indienne, même avant le passage des *Yue-tchi*, était établie dans cette partie de la Tartarie. » L'hypothèse de M. von Richthofen appuyée sur cette tradition est donc erronée, car ce ne seraient pas les *Yue-tchi* les premiers convertis au Bouddhisme, mais au contraire ils auraient connu la religion du Bouddha par d'autres peuples déjà bouddhistes au temps du passage des *Yue-tchi*.

Nous avons la notice d'une première tentative d'apostolat bouddhique dans la Chine en l'an 217 avant l'ère chrétienne. A l'ouest de l'Yarkand le général chinois Hiouk-kiouping trouva en l'an 122 une statue du Bouddha (2). A l'occident de l'Indus la marche du Bouddhisme fut plus lente. Néanmoins, si on ne le trouve bien établi sur la région du Caboul que 50 ans environ avant notre ère, on le voit introduit dans le nord de la Perse avant le deuxième siècle av. J.-Ch. Haug (3) croit, d'après un passage de l'Avesta où il lit le nom de Gautama (Gaotema), que la doctrine du Bouddha était connue en Baktriane depuis le quatrième siècle. C'est peut-être trop tôt (4).

(1) *In Mem. de l'Ac. R. des Inscr.*, vol. XL, 1780, p. 215.

(2) Lassen, *Indische Alterthumskunde*, II, p. 1092. Cf. Richthofen O. C. pag. 501.

(3) *Essays on the sacred language, writings and religion of the Parsis*, 2<sup>e</sup> éd., pag. 208 et 263.

(4) Comp. ce qu'en dit de Harlez *Avesta*, 1<sup>e</sup> édition, p. 18. Je posséd

La tradition conservée soigneusement par les Bouddhistes prouve l'existence, et de leurs prédications lointaines et des relations que les peuples de l'Inde entretenaient avec ceux d'au-delà du Yaxartes, auxquels les premiers apportaient les enseignements de la doctrine bouddhique. Le Djâtaka XXI, 1, 4 (17, 18), d'après Minayef (1), fait mention de dix mille prêtres qui dans l'antiquité vivaient sur les montagnes du nord où coule la rivière *Sîdâ*.

Cette rivière qui serait le *Tarym-goul* d'après Klaproth, et le *Sihoun* d'après Burnouf, peut être encore, si l'on en croit le colonel H. Yule (2), le *Sirikol*, l'un des principaux affluents de la rivière de Yarkand ou cette rivière elle-même. Le Sihoun des Arabes est le fleuve connu aujourd'hui dans l'Asie Centrale sous le nom de Syr-darya, le Yaxartes de l'histoire, lequel était appelé Silis par les Scythes, d'après Pline (3). Le Tarym-goul ou fleuve Tarym provient de la réunion de toutes les rivières qui descendent de ce nœud de montagnes, formé par l'entre-croisement des systèmes du Kuen-loun, de l'Himâlaya et du Tian-chan. La rivière de Yarkand, celle de Khotan et celle de Kachgar en sont les plus remarquables. Le Tarym coule dans la direction de l'orient, traversant le désert de Gobi, et entre, après un détour vers le sud, dans le lac Kara-bouran qu'il forme avec le Tchertchan-darya qui y descend du sud-ouest. De là le Tarym se prolonge jusqu'au lac Lob, d'où il sort pour se

aujourd'hui la 2<sup>e</sup> édition du beau travail du savant professeur de Louvain, il écrit p. 639. : Quoiquo l'on puisse dire, l'explication la plus naturelle de ce mot (*gaotema*) et la plus satisfaisante est celle qui y voit le nom du *glutama* bouddha et une allusion à la lutte soutenue par les mazdéens contre les bouddhistes; que la forme *gaotema* ne corresponde pas phonétiquement d'une manière exacte au mot indien cela ne fait rien à l'affaire. Il ne s'agit pas ici d'un mot dérivé par voie naturelle, mais d'un terme emprunté et transféré avant même d'avoir été écrit. Les Éraniens ont dit *gaotema*, comme ils le prononçaient, et c'était très naturel chez eux vu qu'ils n'avaient pas la diphthongo médiale *au*, ou n'en usaient que rarement. Ils s'agit donc ici des luttes, des controverses contre les bouddhistes répandus à l'est de l'Éran. » L'abstinence contre laquelle s'élève avec force l'auteur du Fargad IV est une pratique bouddhique. Cf. de Harlez, *Avesta*, 2<sup>e</sup> éd. CXCHII.

(1) *Gram. palie*, tr. de Stan. Guyard. 1874, IX.

(2) J. R. A. S. n. s. VI, 116, 119, 120.

(3) Edit. *Littre*, VI, 18.

perdre dans les jungles et les roseaux épais qui couvrent les plaines du côté de l'est (1).

Minayef voit dans cette tradition un souvenir confus d'une origine extra-indienne (2). Le fait est que cette rivière *Sità*, *Sîdâ*, *Chîdâ* ou *Silis* était connue dans l'Inde bouddhique. C'était un fleuve de la région entre l'Oxus et le Yaxartes à l'extrême nord, et *cette région était pour le Djâtaka une contrée sacrée*. Cela suffit, je pense, pour poser en fait des relations entre la patrie du Bouddhisme et la région de l'Oxus et du Yaxartes. Nous n'avons pas besoin, par conséquent, d'attribuer l'extension du Bouddhisme dans le Tokharistan, aux *Yue-tchî*, qui du reste ne furent peut-être pas les premiers convertis.

Je n'oublie pas que dans les anciens monuments littéraires hindous on compte les années par hivers. Le souvenir du mouvement des Aryas descendant du nord vers le Paudjab s'est perpétué dans les hymnes védiques. Mais le nom de fleuve qu'on y trouve est la *Rasâ*, l'avestique *Râha*. Spiegel (3) identifie la *Rasâ-Râha* au Yaxartes; de Harlez (4) croit que le fleuve *Râha* est l'Oxus. Zimmer (5) admet néanmoins que le fleuve *Rasâ* correspond au Yaxartes.

Or, c'est précisément des régions du Yaxartes, et de ce nœud gigantesque dont nous venons de parler, et auquel les géographes ont donné par méprise le nom de Belour-tagh ou Bolor, que Lassen (6) fait descendre les *Toukhâres* de la littérature hindoue.

M. le colonel H. Yule (7) et M. le baron von Richt-hofen (8) n'opposent à cette opinion du grand orientaliste qu'un seul argument; c'est que les *Toukkâres* (*Tukhâra*) ont dû habiter tout au moins à proximité du Khotan.

Je ne contesterai pas le bien-fondé de cette objection.

(1) Prejevalsky, *From Kulja across the Tian-Shan to Lobnor*, 55 svv.. 98. 101 *passim*. London 1879. trad. Delmar Morgan.

(2) O. C. VIII.

(3) *Avesta*, III, page 96 n.

(4) *Avesta*, 1<sup>e</sup> éd. I, pag. 87, n. 7.

(5) *Altindisches Leben*, page 16.

(6) O. c. I, pag. 1023.

(7) O. c. pag. 95.

(8) O. c. page 440 note.

Malgré cela, si je parviens à démontrer l'existence d'un peuple nomade réunissant les conditions et caractères assignés aux *Toukhâras* de Lassen, et placé de manière à descendre jusqu'à Khotan, la solution à laquelle Lassen est arrivé, acquérera une valeur scientifique incontestable.

Toutefois cela ne serait point nécessaire à ma thèse, si l'existence d'une ancienne ville du nom de *Tou-ho-lo* ou *Toukhâra*, près Khotan, pouvait être positivement reconnue. Mais je remets ce sujet à un autre paragraphe, préférant démontrer d'abord que la race des *Toukhâres* était différente de celle des *Yue-tchî*.

#### IV.

##### RENCONTRE DES YUE-TCHÎ ET DES TOUKHARES.

Nous ne connaissons absolument rien des *Yue-tchî* en occident avant leur invasion dans le Ferghâna, 143 ou 128 avant l'ère chrétienne. En Orient même on ne connaît d'une manière sûre que leur arrivée au-delà du Lob-nor, au pays des *Usuns*, l'année 157 avant J.-Chr. (1). Là ils rencontrèrent la race blonde, aux yeux bleus des *Usuns*, et alors *Yue-tchî* et *Usuns* traversèrent le Tian-chan du côté de Tourfan en passant par la Tsoungarie jusqu'à Balkh.

Ici se pose une question. D'où venaient les *Yue-tchî*? Était-ce du côté de Khotan, à l'orient?

M. von Richthofen est loin de l'avoir démontré; tout se borne chez lui à une supposition (2). L'unique base, sur laquelle il asseoit cette hypothèse, c'est la mention que l'on trouve dans l'ouvrage de Hiouen-Thsang, d'une ancienne ville nommée *Tu-ho-lo*, nom que M. von Richthofen croit être celui d'un peuple identique au peuple *Yue-tchî*. Cette base n'est rien moins que scientifique, puisque M. von Richthofen donne pour preuve la supposition même d'où il est parti.

Le nom des *Toukhâres* se trouve dans le Mahâbhârata et

(1) Richthofen, *O. c.* 440 n., 447.

(2) *O. c.* pag. 447, Cp. 440 note.

dans le Râmâyana, sous la forme *tukhâra*. Ce nom désigne les peuples qui apportèrent « des peaux, du fer et de la soie » au roi Pândava. Plus à l'occident et au nord, en Asie, 700 ans avant J.-Ch. on trouve le nom d'un peuple qu'on peut identifier comme celui de *tukhâra* (du moins phonologiquement) aux *Toukhâres*. Cela vient confirmer la tradition relative au roi Pândava.

Dans les annales de Sennakhérib (1), ce roi fait mention des *Tokharri*, des *Ezames* et des *Kipsous*, peuples qu'il mit en déroute pendant sa 5<sup>e</sup> campagne.

Ceux-ci avaient bâti leurs habitations comme des *nids d'aigles* sur les plus hauts sommets des montagnes et pics incultes des rochers de *Nipour* (2).

Sennakherib, poursuivant sa marche, mit encore en déroute d'autres peuples, et spécialement les *Dahae* (3).

A la fin de cette 5<sup>e</sup> campagne, le roi assyrien campa aux portes de *Anara* (4).

Les *Toukhâres* s'étendirent encore plus à l'occident et exercèrent leur action en dehors de l'Asie. On les trouve représentés dans les peintures murales égyptiennes. Ils furent tantôt les ennemis, tantôt les alliés de Ramsès III, au XIII<sup>e</sup> siècle avant J.-Ch. (5).

La lecture de l'inscription assyrienne de Sennakhérib nous révèle quelques noms géographiques entièrement inconnus jusqu'alors. Celui des *Dahae* était déjà répandu. On l'avait déjà identifié avec celui des *Daoï* des Grecs, de ces mêmes *Daoï* qui cinq siècles plus tard furent poussés par les *Yue-tchi* contre la mer Caspienne (6). Toutefois on n'a point encore réussi à fixer l'endroit de la capitale des *Dahae*, nommée *Oukhou* dans l'inscription. *Nipour*, pays mon-

(1) *Taylor's Cylinder in Records of the Past*, vol. 1, pag. 35-43, trad. de Folx Talbot.

(2) Inscription, col. III, l. 68-70. Cf. Maspero, *Hist. ancienne du peuple de l'Orient*, 3<sup>e</sup> éd. p. 413.

(3) Inscription, col. IV, l. 4. Cf. Maspero, *O. c.* pag. 414.

(4) Inscr., col. IV, l. 7-8.

(5) Chabas, *Biréh*. Voyez dans Wilkinson, *A popular account of ancient Egyptians*, vol. 1, page 391, la copie d'une de ces peintures murales. On la trouve également in *Ravlinson's Herodotus*, vol. IV, page 56.

(6) Richthofen, *China*, 1, 452 n.



tagneux, n'est pas non plus bien déterminé; on peut néanmoins l'identifier avec les monts *Nibaros* dont parle Strabon (1). Ces montagnes se prolongeaient depuis le lac *Thospitis* jusqu'en Médie. Au temps de l'empire assyrien toute la chaîne de montagnes comprise entre le *Taurus* et le *Zagros* était désignée sous le nom de *Nipour* (2). Du reste, les Assyriologues sont d'accord à reconnaître que les luttes que Sennakhérib soutint si glorieusement et qui se terminèrent par la déroute des *Tokharri*, des *Ezames*, etc., eurent lieu à l'orient sur les montagnes qui forment la frontière de la Médie et de la Suziane (3).

Après avoir châtié la Suziane, Sennakhérib, rebrousant chemin, se porta contre *Maniah* (4), roi d'*Oukkou* et chef des rebelles *Dahae*. Ces peuples occupaient tout le territoire à partir du Caucase jusqu'aux bords du golfe Persique (5). La ville d'*Oukkou* était donc la capitale d'un pays plus au nord et à l'est que la région montagneuse du Nipour comprise entre la Suziane et la Médie.

*Maniah*, renfermé dans *Oukkou*, ne put pas soutenir le siège; il s'enfuit vers les régions lointaines. La ville de sa royauté fut prise par les Assyriens (6). Après cette victoire Sennakhérib établit son camp en face d'*Anara*.

Talbot identifie *Anara* avec l'*Aornos* des Grecs. Je ne puis souscrire à cette opinion et si même on l'acceptait, le problème n'en resterait pas moins tout entier, puisqu'on pourrait lui donner encore plusieurs solutions. La question de la position d'*Aornos* est elle-même une *much vexed question*, comme l'a dit Cunningham (7). Dans l'impossibilité de déterminer le lieu où se trouvait *Anara*, je me contente d'en désigner la *direction*.

Le roi des *Dahae* s'enfuit naturellement par le chemin qui était ouvert devant lui. Ce chemin n'était pas certes du côté

(1) L. XI, C. 14, Müller Didot, pag. 452, 33.

(2) George Smith, *Assyria*, page 118.

(3) Cfr. Finzi, *Ricerche per lo studio dell' Antichità Assira*, page 50, avec Rawlinson *The five great Monarchies of the eastern world*. 3<sup>e</sup> vol. p. 170.

(4) Inscription, col. IV, l. 2.

(5) *Rawlinson's Herodotus*, vol. 1. Essay IV, 4.

(6) Inscription, col. IV, l. 13, 14.

(7) *In the Ancient Geography of India*, I, 58.

de l'ouest, puisque Sennakhérib lui-même nous dit qu'il pénétra dans *ces régions* plus avant qu'aucun autre roi ne l'avait fait avant lui (1). La nouveauté des noms géographiques confirme son dire ; en outre les batailles que Sennakhérib venait de livrer pour rétablir l'ordre en Chaldée, et toutes les expéditions faites dans l'extrême occident de l'Asie, en Phénicie, en Palestine, sont des faits qui nous disent assez qu'il ne s'agit pas ici de ces régions bien connues, mais d'autres qui étaient encore ignorées des ancêtres de Sennakhérib et de ce prince lui-même. Je conclus en conséquence que la marche de Sennakhérib fut dirigée vers le nord-est, pendant qu'il poursuivais *Maniah* et que c'est de là en revenant vers le sud, que le roi assyrien aura traversé l'ancienne Baktriane.

Les *Tokharri* et les *Dahae* n'avaient d'autre lieu de retraite que les montagnes situées à l'orient de la mer Caspienne. Les *Dahae* devraient naturellement s'enfuir plus au nord que les *Tokharri*. Les faits postérieurs viennent confirmer cette conclusion : cinq cents ans plus tard les *Yue-tchî* vinrent de nouveau chasser les *Dahae* jusqu'aux rives de la mer Caspienne. Ce fait prouve encore que les *Tokharri*, dont il n'est point fait mention, se trouvaient à l'abri de cette invasion de peuples venus à travers la région des sept rivières en suivant le nord-ouest des montagnes qui descendent jusqu'à Khotan. Ils habitaient, par conséquent, au temps de l'invasion des *Yue-tchî*, les montagnes du Fergâna par où s'ouvrait la voie commerciale avec la Séricie.

Ce fut, après que les *Yuè-tchî* eurent pénétré dans le *Tokharistan*, qu'une partie de ces peuples pénétrèrent dans l'Inde. Dès lors *Yue-tchî* et *Tokharri* se confondent.

Richthofen n'ignorait pas l'existence de l'inscription de Sennakhérib. Il termine la note, objet de ces considérations, par ces mots : « Nous ne pouvons pas finir ces remarques sur le siège probable et les migrations des *Tokharri* sans rappeler ce fait, — mis en relief par Yule quoiqu'il fût opposé à son point de vue — que 700 ans avant l'ère chrétienne il est fait mention dans les annales cunéiformes de Sennakhérib d'un peuple montagnard vaincu par lui et dont

(1) Inscription, col. IV, l. 4-6.

le nom était *Tokharri* (1). Ce peuple avait ses demeures, comme les oiseaux ont leurs nids, sur les plus hauts sommets et les roches les plus escarpées des montagnes du Nipour. Le roi les défit, et se portant contre les *Dahae* qui habitaient des montagnes inaccessibles, il détruisit 33 de leurs villes. La justesse de la traduction de Talbot m'a été confirmée par M. le professeur Schrader. »

Nonobstant cet aveu, notre auteur méprise complètement ces données importantes. Le nom même des *Dahae*, bien qu'il fût celui d'un peuple voisin des *Tokharri*, n'attire point son attention.

Aussi le colonel Yule (2), embarrassé par ces circonstances, écrit ces mots : « Si la lecture de l'inscription est exacte, on est porté à croire que les vrais *Tokharri* occupaient, bien des siècles avant la fondation du royaume grec de la Baktriane, les terres situées à l'occident de l'Imaüs ; mais alors il n'est pas facile d'expliquer que le nom de *Tokharri* ait pu être donné aux *Yetha* (3). »

Je n'y vois rien d'embarrassant. L'histoire offre plus d'un exemple de ces faits. Plus d'une fois le nom d'un peuple a été transféré à un autre ; plus d'un peuple est connu sous le nom que lui ont imposé ses voisins, bien qu'il eût sa dénomination propre.

Cette dénomination de *Toukhâres* s'étendit sur toute l'Asie centrale et pénétra dans l'Inde, mais avant cela nous la trouvons en Asie Mineure et en Afrique comme signe du passage du peuple qui l'a portée et dont elle retrace le chemin ; c'était le nom d'un peuple essentiellement nomade et nombreux. Au temps des dernières immigrations aryennes dans les contrées orientales méditerranéennes, ce peuple occupe déjà les principales routes commerciales, il prend part aux luttes, aux incursions, aux batailles, il s'allie avec d'autres peuples de la mer Méditerranée dans des guerres d'invasions, et des attaques par mer.

Les *Toukhâres* ne sont pas des peuples du Tibet

(1) H. F. Talbot, *Assyrian texts translated. Journ. R. As. Soc.* vol. XIX, 1862. p. 151. (Note de Richthofen).

(2) *In Journ. R. As. Soc.* n. s. VI. 95-96.

(3) *Yetha* = *Yue-tché*.

comme les *Yue-tchi*. Ils proviennent plutôt des îles de la Méditerranée, de l'Europe orientale, des côtes de la mer Noire, des environs du Caucase et aussi de l'Asie Mineure où ils se trouvaient déjà à la fin des temps préhistoriques de la Grèce (1).

Yule raisonne de la sorte : « Si la lecture de l'inscription de Sennakhérib est exacte... » Or elle est exacte, on ne peut plus en douter. Schrader l'a confirmée à la demande de Richthofen. Talbot l'a reproduite encore à une autre occasion (2). D'autres assyriologues l'ont travaillée, revue et contrôlée. Les doutes de Yule n'ont donc plus de raison d'être.

## V.

### LES TOUKHARES NE SONT POINT DES TIBÉTAINS.

Pour résoudre la question qui nous occupe ici, nous ne pouvons mieux faire que de comparer les figures représentées aux pages 286, 310, 312, 313 du livre de M. Chabas (3) avec celles que l'on trouve dans l'ouvrage de Rawlinson ou de celui de Wilkinson (4). Nous y verrons que les peintures murales égyptiennes représentent les *Toukhâres* avec les traits d'une race qui aurait peut-être les yeux bleus comme les *Séres* de Raclias. Leurs traits sont tout au moins ceux de la race aryenne.

Les faits concourent donc à l'appui de mon hypothèse : les *Toukhâres* ou quelques tribus *Toukhâres* dominaient la route commerciale allant du côté de l'occident au Khotan et au Pandjab ; ce qui explique et l'existence d'une ville *Toukhâra* près de Khotan et, au point de vue géographique, les relations des *Toukhâres* ou, comme on l'écrit généralement en français, des *Tochares*, des *Dardes* et des *Séres* entre eux.

Voici en outre ce que Wilkinson nous dit des *Tokhâri*,

(1) Voyez le § V.

(2) *In Records of the Past.*

(3) *Etudes sur l'antiquité historique d'après les sources égyptiennes, etc.*  
2<sup>e</sup> éd.

(4) Cités au § IV.

*Toukhâres* ou *Tochares* (1). « Les *Tokhâri* portaient un casque très semblable pour la forme et l'aspect aux casques qu'on voit représentés sur les sculptures de Persépolis. Ces casques, à ce qu'il paraît, étaient faits d'une étoffe aux raies de couleur, ils avaient les bords ornés de dessins ou d'une rangée de grains assez gros, et étaient assurés sous le menton par une courroie ou un ruban. Les *Tokhâri* portaient un bouclier rond et un vêtement court ordinairement recouvert d'une cotte d'armes semblable à celle des *Schâïretanes*. Leurs armes offensives étaient principalement une lance et un poignard large et pointu ou une épée droite. Ils ne laissaient pas pousser leur barbe, du moins ce n'était pas l'usage général surtout pour les chefs. Les traits de leurs visages étaient réguliers, le nez légèrement aquilin; et chaque fois que les artistes égyptiens les ont représentés sur une échelle assez large pour bien distinguer les caractères de leurs traits, leur profil paraît plus beau que celui des Asiatiques en général. Ils allaient au combat montés sur des chars comme les Egyptiens, et avaient en outre des charrettes à deux roues solides, tirés par deux paires de bœufs. Il semble que ces chars étaient placés en arrière de l'armée, comme c'était d'usage chez les Scythes et les Tartares, et qu'on les employaient pour le transport des femmes, des vieillards et des enfants en cas de défaite. »

L'étroite relation entre les *Tokhari* et les *Scharéïtanes* ou *Schâïrotanes*, les *Scharutiniens* de Layard (2) ou *Schar-danas* (3), les *Sardiniens*, et les *Poulouchtas* ou *Pélestas*, les *Pélasges* (4), est vraiment remarquable.

Au temps de Ramsès III les *Tsekkariou* (*Tochâres*, *Toukhâres*) (voyez plus loin), comme les *Pélestas* arrivaient du nord (5). Les deux peuples alliés prenaient l'initiative de la guerre contre l'Égypte (6). « L'artiste égyptien, nous dit Chabas, les a figurés avec soin spécial parmi les prisonniers conduits au temple d'Ammon par le pharaon vainqueur. » « On

(1) *A pop. Account of Ancient Egyptians*, London 1871, vol. I, p. 392-393.

(2) *Discoveries in the ruins of Nineveh and Babylon*, London 1853, p. 355.

(3) Chabas, *Antiq. hist.*, 298.

(4) Chabas, *O. c.* 284.

(5) Chabas, *O. c.* p. 285.

(6) *Ibidem*, 284.

voit qu'ils portent la coiffure caractéristique des anciennes nations helléniques, ainsi que la courte tunique à quadrilles » (à rayures et à franges des peuples de la Grèce et des îles. — V. pag. 121, m. o.). « Presque tous sont imberbes ; un seul porte un peu de barbe à l'extrémité du menton. »

« Les *Tsekkariou* étaient de race européenne comme les *Pélestat*. » « Sous Ramsès III (1) les *Pélestat* et les *Tsekkariou* sont seuls nommés comme ayant excité les nations du nord. » « Frémissantes d'enthousiasme (2), ces nations, qui venaient de leurs îles, attaquèrent et dispersèrent les populations syriennes, alors tributaires ou alliées des Egyptiens ; puis elles vinrent camper au sud de la Palestine, dans le pays d'Amaor. »

« Le cadre des événements étant ainsi tracé, nous sommes naturellement amenés à reconnaître les *Teucriens* dans les *Takkerri* (Chabas donne le nom en écriture hiéroglyphique. Je transcris *Takkerri*. Chabas transcrit *Tsekkari-ou*, — la finale *ou* étant le pluriel égyptien, — et aussi *Tekkri*). La transcription du mot — continue Chabas en se rapportant à l'écriture hiéroglyphique — est irréprochable... De *Teukroi* les Egyptiens ont fait *Tekkri*. La ressemblance ne peut guère être plus exacte. Hérodote donne au pays troyen le nom de *Teucric*. D'après le même auteur (3), c'était la dénomination dont se servaient les Egyptiens à l'époque de la guerre de Troie, car le gouverneur égyptien de la bouche canopique du Nil, Thonis, appelle Pâris (4) un *Teuerien* dans le rapport par lequel il informe le roi de l'arrivée du prince troyen après le rapt d'Hélène. »

« Quant aux *Pélestat*, ce sont les *Pélasges*, ces peuples qui nous ont laissé tant de souvenirs et si peu d'histoire, et qui ont précédé les Hellènes dans presque tous leurs établissements. »

« Sortis de la Samothrace (5), les Pélasges s'établirent fortement sur les côtes asiatiques de l'Hellespont, ainsi que dans les îles de Scyros, d'Imbros, de Lemnos, de Lesbos,

(1) Page 287 *ad finem*.

(2) Page 288.

(3) *Hérodote*, II, 114, 118.

(4) Voyez l'étymologie de ce nom au § VII.

(5) Page 289.

de Chio, de Samos et des Cyclades ; ils occupèrent aussi la Crète et les rivages de l'Asie-Mineure jusqu'en Carie. Les *Teucriens* étaient ainsi enclavés entre les *Pélasges* de l'Ionie et ceux de l'Hellespont. L'histoire ne nous montre pas distinctement les Pélasges réunis en corps de nation ; cependant l'île de Lesbos avait reçu d'eux le nom de *Pelasgia*. Environ deux siècles après Ramsès III, diverses populations pélasgiques accoururent à l'appel de Priam (1) : c'étaient les *Pacones* de l'Axius, les *Pélasges* de l'Hellespont et ceux de la Maeonie, armés de l'antique javelot. »

« Nous rencontrons donc des indices bien suffisants de la puissance des *Pélasges* et de leur connexion avec les *Teucriens* pour nous expliquer le rôle actif que ces deux nations (il serait mieux de dire ces deux peuples) avaient pris de concert dans la guerre des peuples du nord contre l'Égypte. Les *Teucriens* durent avoir la prépondérance dans l'*expédition par terre* (je souligne, car ce fait est d'une grande importance pour notre question), tandis que la direction de la campagne maritime appartient naturellement aux *Pélasges*, qui étaient en relations intimes avec toutes les populations des rivages et des îles de la Méditerranée. »

Comme je l'ai dit, pourtant, les *Takkerri* ou *Tekkri*, les *Tochâres*, les *Teucriens*, figuraient aussi dans la cohorte des alliés des Égyptiens. Champollion (2) cite les *Teucriens* comme des alliés des Égyptiens contre les Libyens.

Les *Tochâres* ou *Toukhâres* furent donc un peuple errant qui ne constitua jamais de nation et dont la marche sinueuse se fit de l'occident en orient jusqu'au II<sup>e</sup> siècle avant l'ère chrétienne.

## VI.

### LE MOUVEMENT ETHNIQUE A TRAVERS LE BASSIN DU TARYM.

Après avoir établi le type des *Toukhâras* ou *Tochâres* comme je viens de le faire, je dois maintenant chercher à

(1) Cf. § VII.

(2) *Lettres, etc.* p. 163. V. Chabas. O. c. 308.

éclaircir, au moyen des données fournies par M. de Richthofen, un point que j'ai laissé de côté à dessein. Je veux parler de l'existence d'un peuple, dont les caractères ethnologiques dans leur ensemble, s'accordent avec ceux des *Tokarri*, des inscriptions assyriennes, *Takerri*, *Tokhari* ou *Tekkri*, des inscriptions égyptiennes, qui a également mené une vie errante à travers l'Asie centrale, et parcouru, selon la condition requise, le Ferghâna et le bassin du Tarym, pour descendre enfin jusqu'à Khotan.

Selon M. von Richthofen, dans la région située à l'occident du bassin du Tarym et s'étendant jusqu'au nord-est près de Tourfan, habitait, au II<sup>e</sup> siècle avant l'ère chrétienne, une race que les Chinois désignaient par mépris sous le nom de « *longues têtes de cheval* (1). » La physionomie de ces hommes était très différente de celle des Chinois. Ils avaient le visage long, les yeux enfoncés et le nez saillant; tandis que, à ce temps-là, les habitants de Khotan étaient considérés par les Chinois comme appartenant à leur race (2). Peut-être — dit encore notre auteur — doit-on les rattacher à ces peuples de race aryenne dont les restes, encore aujourd'hui épars, vivent à l'extrémité occidentale de Yarkand et du Pamir. Les Tadjiks, par exemple (comme M. von Richthofen le dit en note d'après *Spiegel*, *Eranische Alterthumskunde*, I, p. 339), parcoururent tout le pays s'étendant du Pamir jusqu'à Uschi, Aksu, Tourfan et Hami. Ils descendent aussi jusqu'à Khotan, c'est-à-dire qu'ils parcourent à l'occident et au nord du bassin du Tarym, toute les contrées que parcouraient jadis les « *longues têtes de cheval*. »

Menant une vie errante sur toute la longueur du bassin du Tarym, depuis l'occident jusqu'à Tourfan, les « *longues têtes de cheval* » avaient soin d'occuper partout les endroits où l'on pouvait le plus facilement traverser le Tianchan, en suivant les chemins naturels qui conduisent d'un côté jusqu'au pays des sept rivières près de la mer intérieure ou lac de Balkach, et au lac Issy-kol, et d'un autre côté jusqu'au Ferghâna; ils se réservaient ainsi la faculté de descendre comme les Tadjiks jusqu'à Khotan.

(1) Richthofen, *China*, vol. I, pag. 48-49 : *die stämme mit den langen Pferdegesichtern*.

(2) *Ibidem*.



J'ai fait voir, au § IV, que, selon toute probabilité, les *Toukhâres*, les *Tokharri* des inscriptions cunéiformes, habitaient au II<sup>e</sup> siècle avant J.-Ch., les montagnes du Fergâna. Je puis maintenant rapprocher cette conclusion du fait que nous venons de constater—la présence des « *longues têtes de cheval*, » au II<sup>e</sup> siècle, avant J.-Ch., aux abords de cette contrée sur les montagnes qui y aboutissent.

Je ne veux pas encore affirmer que les « *longues têtes de cheval* » formaient une ou plusieurs des tribus des *Tokharri*. Mais ce que l'on peut soutenir sans hésitation, c'est que leurs caractères ethniques s'accordent avec ceux des *Tokharri*. Ainsi sans contredire en rien la loi de migration des peuples (1), on peut admettre que les *Toukhâres* sont venus des régions de l'Yaxartes jusqu'à Khotan.

## VII.

### ÉRANIENS ET TOUKHÂRES. CONCLUSION.

Le nom de *Tou-ho-lo* eût-il même été connu en orient au-delà de Khotan, cela ne diminuerait en rien la valeur des arguments que je viens d'exposer et de développer. Mais on ne doit pas oublier que l'existence de cette ville est elle-même problématique. Hiouen-Thsang n'en parle que par tradition. C'est à Khotan que se termine le voyage du pèlerin bouddhiste. La ville de *Tou-ho-lo* située sur le versant septentrional du Kuen-loun, si jamais elle exista, avait disparu depuis longtemps (2). Ce qu'on lit des *Thagori* dans Ptolémée ne servirait guère non plus à éclairer la question.

Admettons cependant que cette ville eut une existence réelle. Elle devait être alors à une petite distance de Khotan, à 400 *li* seulement, ou 4 jours de voyage, si l'on s'en

(1) Richthofen : « Würde es den Gesetzen der Völkerbewegung ganz widersprechen, wenn dasselbe Volk von dort (Belur-tagh) nach der Gegend des Lopsees gezogen, und dann um den Tiën-shan herum nach dem Yaxartes und Oxus zurückgekehrt wäre. »

(2) *Mémoires sur les contrées occidentales*, par Hiouen-Thsang. Page 247 du II vol. ed. Stanislas Julien. Cf. Vivien de St. Martin, *Mémoire analytique sur la carte de l'Asie centrale et de l'Inde*, les dernières lignes.

rapporte au calcul fait par Yule (1). La civilisation avait pris un assez grand développement sur tout le versant septentrional du Kuen-loun. Cette contrée vit s'élever des villes très populeuses qui disparurent (2), ensevelies dans les mers de sables qui s'étendirent depuis le Kara-bouran jusqu'à Kiria. Le peuple qui les habitait était probablement pour la plupart de race tibétaine, mais la civilisation devait être éranienne, comme tout nous porte à le conjecturer.

On trouve encore aujourd'hui au Tibet les usages bizarres relatifs à l'exposition des cadavres (3), et la grande vénération que l'Avesta professe pour le chien cet *ensevelisseur* ou *fossoyeur* des Baktriens, comme disait Strabon (4). Ces usages distinguent une partie des Eraniens de toute la race aryenne en général et de leurs voisins occidentaux. Tiele (5) en a conclu que les Tibétains avaient emprunté ces pratiques aux habitants primitifs de l'Eran méridional. Mais il ne faut pas oublier que ces pratiques n'étaient pas celles de tout l'Eran. Elles étaient exclusivement avestiques et non d'origine éranienne, c'est-à-dire qu'elles n'étaient pas ariennes, qu'elles n'appartenaient pas aux Aryas de l'Eran; elles n'étaient observées que dans une partie de l'Eran, chez les tribus qui suivaient les prescriptions et acceptaient les doctrines de l'Avesta. C'est donc plutôt aux Eraniens septentrionaux et à ceux qui habitaient la Baktriane que l'on doit rapporter les pratiques si particulièrement avestiques des Tibétains. A l'est de la Baktriane se trouvaient les *Tokhari* et si l'on suit la marche de l'influence éranienne hors du centre principal de la race éranienne on trouvera partout les *Toukhâres*.

Le mode de traitement des cadavres adopté au Tibet doit

(1) *Houen-Thsang* ed. Stanislas Julien, II vol., 247. Yule, in *Journ. R. As. Soc.* n. s. VI, 93. Cfr. Richtshofen, *China* I, pag. XIX.

(2) Richtshofen's Remarks in Prejevalsky-Morgan's *From Kulja across the Tian-Shan to Lob-nor*, p. 156. Yule, in *Marco Polo*, I, 198-199.

(3) Ch. Horne, *On the Methods of disposing of the Dead at Lhassa, Thibet, etc.* in *J. R. As. Soc.* n. s. VI, p. 28-35. Cf. Markham, *Narratives of the Mission of George Bogle to Tibet and of the Journey of Thomas Manning to Lhassa*, London, 1876, pp. 68, 122, 338-40, etc. Voir la note suivante.

(4) Cf. Horace della Penna, in *Markham* O. c. p. 339 avec Strabon L. XI, cap. XI, 3. Müller-Didot, pag. 443, 29. On peut voir sur ce sujet de Harlez, *Avesta, livre sacré des sectateurs de Zoroastre*, 2<sup>e</sup> éd. Introduction et Vendidad.

(5) *Geschiedenis van den Godsdienst*. Amsterdam 187, p. 190.

être comparé non pas aux pratiques d'ensevelissement des Éraniens méridionaux, mais à celles que l'on suivait dans les Dackhmas ou cimetières mazdéens qu'on ne rencontrait pas en Perse, et aux pratiques semblables des peuples de l'Hyrcanie et des rives de la mer Caspienne au dire de Strabon, de Cicéron et de Justin.

La brillante culture qui précéda la civilisation grecque proprement dite et s'étendit sur toute la côte occidentale de l'Asie-Mineure et de la Crète, fut le résultat du mélange d'éléments phéniciens, phrygiens et helléniques, encore très visibles dans la légende troyenne. *Pâris* (par « combattre »), *Dareios* sont des noms probablement phrygiens avec des formes éraniennes (1).

Le nom d'*Assaracos* a été retrouvé sur les monuments de Ninive. Celui de son fils *Capys* est un nom phrygien aussi bien que les noms de *Dymas*, gendre de Priam, *Ascanios*, *Cassandrè*, etc. Hérodote donne au pays troyen le nom de *Teuerie* et *Pâris-Alexandre* lui-même était un *Teuerien* (2). *Tpoix* signifie peut-être même *terre de la traversée* (3).

D'après quelques auteurs, les *Indo-Scythes* correspondent aux *Toukhâres*. C'est un fait acquis à la science que les *Scythes* du Pont-Euxin étaient de race aryenne, et probablement de la branche éranienne (4).

Je dois encore faire remarquer une coïncidence bien significative : les assyriologues ne trouvent aucun élément ethnique aryen en Arménie antérieurement au VIII<sup>e</sup> siècle avant J.-Ch. (5). Et l'élément ethnique qu'ils y constatent à cette époque est éranien ; il fut, à ce qu'il paraît, un résultat du mouvement qui amena les Aryas-mèdes en Médie et les Aryas perses dans la Susiane (6). Ce fut après cet événement que

(1) Tiele, O. c. pp. 225.

(2) Ernest Curtius, tr. B. Leclercq, *Hist. Gr.*, tome I, page 89.

(3) *Ibidem*.

(4) Cf. l'étude de Sir H. Rawlinson, in vol. III, p. 187 et svv. de Rawlinson's *Herodotus*, 3<sup>e</sup> éd.; Kiepert, *Lehrbuch d. Alten Geographie*, n<sup>o</sup> 305 ; D'Arbois de Jubainville, *Les premiers habitants, etc.*, p. 136 et svv. ; *Revue critique*, 14 décembre 1878, p. 375.

(5) A. H. Sayce, *Assyrian Lectures*, page 44. Rawlinson's *Herodotus* I, vol. p. 677.

(6) *Ibidem*.

les *Tokhari*, vivant comme des aigles sur les hauts sommets des montagnes du Nipour, émigrèrent vers le nord en fuyant devant Sennakhérib. Notons encore que l'arménien WAGR « tigre » n'a de correspondant nulle part ailleurs, que dans le sanscrit VYAGHRA « tigre royal » (1).

Lassen (2) croyait que le vocable *κασσίτερος*, en sanscrit KASTIRA « étain », avait été introduit en Grèce, avant Homère, par l'intermédiaire des Phéniciens. Ce mot a été retrouvé depuis dans les inscriptions assyriennes; il n'est ni aryen, ni sémitique. L'opinion de Lassen doit donc être modifiée. Le fait est, néanmoins, une preuve des relations entre l'Inde au sud-est, l'Assyrie au centre, et la Grèce au nord-ouest.

Il y a des peuples qui sont, pour la civilisation, comme le plasmé charriant les globules sanguins, et les rhéophores portant le courant électrique; ils servent à mettre en communication des civilisations qui sans cela resteraient isolées et condensées en un point sans influence utile sur le dehors. A ce titre et comme tels on peut certainement citer les *Toukhâres* qui semblables aux électrodes, transpirent en différents sens et à différents peuples la civilisation condensée dans les grands centres de l'Égypte, de l'Asie-Mineure, de l'Assyrie et de l'Inde.

(1) Fick, *Vergleichendes Wörterbuch der Indogermanischen Sprachen*, 3<sup>e</sup> éd. I vol. 431.

(2) *Indische Alterthumskunde*, II, 2<sup>e</sup> éd. page 632.

H. G.  
24214





